

1

Coincée entre les deux collines, la rue formait un V. De chaque côté, les pentes étaient importantes et les rares immeubles encore debout devaient dater du XIX^e siècle. Dispensant une lueur blafarde, les lampadaires paraissaient être des becs de gaz. Dans ce coin de Paris, le temps était resté suspendu, alors qu'appuyé dans l'encoignure d'une entrée, je voyais la mégapole briller par-delà les bâtiments, comme si l'ancien Paris, celui qui avait connu la Révolution, la Commune et tant d'autres événements, avait été remplacé par New York, avec ses tours, ses gratte-ciels et ses myriades de lumières venus s'installer ici.

Selon ma lentille numérique, j'attendais depuis deux heures. Mais je n'étais pas pressé et je n'avais qu'une seule entrée à surveiller. Fermée et mal éclairée, avec, devant elle, un jetcar de couleur sombre qui patientait lui aussi. Ses sustentateurs¹ le maintenaient immobile au-dessus du sol crasseux.

Avec un brin d'humour, du moins si j'en avais eu, je me serais presque senti l'âme d'un détective privé, un de ces personnages de roman noir comme on en écrivait autrefois. Patience, surveillance, filature. Gabardine et feutre sur la tête, un sourire à la Humphrey Bogart ou à la Warren Beatty. Sans doute une cigarette au coin des lèvres.

Mais, là-bas, la porte qui glissait face au véhicule m'arracha à mes réflexions. Sur ma lentille, l'heure clignota alors qu'un trait de lumière frappait le trottoir. Deux hommes sortirent et bondirent dans le véhicule. Un frémissement de l'air quand le moteur cracha à pleine puissance, puis l'engin fila. Sur mon phonecuff, le signal s'alluma. Mes traceurs collés sous sa caisse

¹ Équipement assurant la sustentation d'un véhicule, lui permettant de se maintenir et de se déplacer au-dessus d'une surface, sans être contact avec elle.

arrière s'étaient activés ; si j'en avais besoin, je pourrais retrouver le véhicule dans un rayon de cinq ou six cents kilomètres, grâce aux équipements de communication atmosphérique dont la mégapole et sa région étaient équipées.

J'ai attendu de nouveau. Dix minutes. La lumière est revenue ; une silhouette s'est avancée. Une femme, cette fois. J'ai zoomé sur elle. Inconnue.

Un second jetcar jailli d'une ruelle vint se planter devant elle. J'avais commis une erreur. Grossière en ne scannant pas les rues à la recherche d'autres véhicules. L'équipe était donc plus importante que je ne l'avais calculé. Un peu tard pour réagir. Mes traceurs n'auraient pas le temps de rejoindre les lieux et de se plaquer sur l'appareil ; je compensais ma bévue par une vidéo lorsque la femme monta à bord. Déjà, l'engin s'élevait et filait dans les airs. J'ai patienté une fois de plus, toujours par précaution. Puis je suis descendu. Lentement. Sans me cacher. Ce qui n'aurait servi à rien. Il aurait fallu raser les murs, bondir d'ombre en ombre, bref attirer inmanquablement l'attention de quelqu'un resté là pour surveiller les lieux. Il me suffisait d'avancer dans la pénombre, sans mouvements brusques, tout en vérifiant les signaux de mes drones. Pour l'instant immobiles mais attentifs, plaqués contre les murs alentour, telles de grosses araignées.

À quoi devais-je m'attendre ? Je manque un peu d'imagination et de fantaisie. « *Trop pragmatique*, me disait Thomas. *Trop sérieux, trop doué avec les réseaux et les micromachines quantiques* », avant d'ajouter que je ressemblais à un pitbull, incapable de lâcher prise.

– T'es vraiment trop têtu. À croire que t'es borné, m'avait-il lancé un jour. En plus, t'as vraiment aucun humour.

Avec mille précautions, j'ai franchi l'entrée. La bâtisse était abandonnée depuis longtemps. Les portes des appartements

étaient ouvertes, brisées pour la plupart. J'ai lancé quelques cafards qui ont fouillé les lieux, sans rien trouver, pendant que je montais dans les étages.

Mais tout était désert. Même les combles.

Depuis ma lentille numérique, j'ai vérifié les plans du vieil immeuble. La cave ! Porte bancale, mais j'ai pu la pousser et descendre quelques marches. Je découvrais des traces de pas, nettes et précises, au contraire de celles du couloir qui étaient marquées de trainées et trop nombreuses pour m'être utiles. Par précaution, j'ai basculé ma lentille en amplificateur de lumière puis en infrarouge. L'escalier tournait sur lui-même. Une porte me barra le passage au second tournant. Solide, en carbonate-métal. Verrou commandé par deux scanners et une caméra. Soigneusement cachés pour qui ne savait les trouver. J'ai dépêché un nouveau lot de cafards, un peu plus sophistiqués, et j'ai attendu. Il leur fallut presque cinq minutes pour désactiver les protections et me permettre de parcourir, en toute tranquillité, un couloir bétonné de neuf.

Les deux loubards étaient sans doute venus pour un dernier tour de piste, car la plupart des salles étaient vides, débarrassées de ce qui aurait permis de remonter jusqu'à eux ou à leurs chefs. En toute logique, je n'aurais rien dû trouver. Pourtant, dans une pièce tout au bout d'un couloir, j'ai découvert de quoi être intrigué : un lit de bois vissé au mur, des draps froissés, une couverture, un plateau de nourriture avec quelques déchets, une cuvette de toilette. Une analyse densométrique n'a rien révélé ; la piste était froide. Dans les draps, les cellules épithéliales étaient mortes depuis une semaine. Il avait bien été retenu ici, mais déplacé depuis. Je m'approchais un peu. Pas assez encore.

Un de mes cafards m'a apporté une série de nanocartes. De celles que j'avais obligé Thomas à recevoir. Il avait détesté se voir injecter ces nano-organismes, parce que ces saletés de bestioles, comme il les nommait, pouvaient lui faire n'importe quoi. Il savait qu'il ne risquait rien, mais était resté perturbé plusieurs

jours après que les premières aient commencé à se balader en lui. Aussi grosses que des bactéries pour certaines, elles s'accrochaient à son système nerveux sans le gêner ni être perceptibles. Se rassemblant surtout vers les doigts, les nerfs oculaires, la langue et les oreilles.

– Tu vas me contrôler à distance ? Je vais être ton robot ?

– Thomas, ne dis pas de bêtises. C'est toi qui les contrôles. Elles sont liées à ton esprit et à ton corps. Elles n'émettent rien, ne peuvent rien recevoir, hormis les influx nerveux que tu leur injecteras. Ce sont tes mémoires de secours, comme des scrap-memories, mais qui peuvent être autonomes.

– Ouais ! C'est ça. Elles m'espionnent quoi...

Pourtant, dès qu'il a su les manipuler et s'en amuser, il les a acceptées sans regret. Il est dommage qu'il ait dû s'en servir. Car cela signifiait que j'avais eu raison de croire aux risques d'un kidnapping. Proie de choix à cause de son père qui possède l'une des plus grosses fortunes du système solaire. Propriétaire des plus grands laboratoires de communications spatiales et interplanétaires. Ainsi que de toutes les usines qui assemblent ces produits, depuis les satellites jusqu'aux principaux composants des phonecuffs individuels.

Pour ce qui me concerne, je n'étais, officiellement, que son éducateur et accompagnateur et non son garde du corps. Ces derniers étaient assez nombreux sur la propriété. Hommes, femmes et androïdes armés pour l'escorter et le protéger dans ses moindres déplacements. Des dispositifs dignes d'une des plus grandes stars planétaires. Mais, de mon point de vue, tous marqués de défauts et de lacunes

– Quel oiseau de mauvais augure tu es, Gerulf. Toujours à imaginer le pire, m'assenait parfois son père, monsieur Hervé de Lansy. Thomas ne risque rien.

Il n'empêche... la CESA, la Corp Earth Security Agency, la police terrestre qui a succédé au vieil Interpol, est sur les dents.

Depuis deux semaines. Depuis que Thomas a disparu. Ce qui, bien sûr, s'est produit le jour où je n'étais pas disponible. Lors de mes rares absences, monsieur de Lansy, qui me reconnaît quand même quelque importance, préfère renforcer sa protection. Ce qui ne sert à rien, car le garçon n'accorde aucune confiance à ces barbouzes qui, de toute façon, ne le connaissent que de manière superficielle. S'ils avaient été moins bornés et plus aux aguets, ils n'auraient pas laissé le gamin accéder au parc de loisirs. Surtout, ils n'auraient pas cédé à son caprice de dernière minute. Caprice qui ne visait qu'à leur damer le pion, les mettre sur les dents et allait à l'encontre de tout ce que je lui ai appris à respecter.

Si j'avais été à ses côtés, il n'aurait rien demandé. Il n'y aurait même pas songé...

Quelle importance maintenant ? Rien ne serait arrivé avec moi. C'est tout. Il est trop tard pour revenir sur le passé.

Délicatement, j'ai saisi le cafard et l'ai déposé sur mon phonecuff. Il a laissé choir de minuscules particules, que j'ai eu bien du mal à positionner sur le capteur. L'hologramme s'est élevé et a présenté des flashes de scènes que l'œil de Thomas avait enregistrées. Rien de très passionnant hormis les visages. Deux hommes d'abord. Ceux qui avaient franchi la porte de l'immeuble tout à l'heure. Puis j'ai vu celui de la femme. Type eurasien, belle, vêtue de noir de la tête au pied, dans une longue robe asiatique moulante. Des gants noirs montant au-delà des coudes. Des bottes fines. Un mince fume-cigarette en ivoire et ébène, à la main. La femme que j'avais vue sortir du bâtiment. Le suivant était masculin. Un cyborg avec une démarche trop fluide, un visage trop lisse, des membres de métal aux plaques lustrées et brillantes faits pour le combat. Un type qui avait dû être sous-officier dans une quelconque armée terrestre, à moins que ce ne soit à la Spatiale. Le reste ne m'apprit rien. D'un signal de mon phonecuff, j'ai rappelé mes cafards ; aucun ne m'apporta quoi que ce soit d'utile.

– Dommage, aurait dit Thomas. C’aurait été chouette d’en savoir plus.

Je suis reparti, cherchant et fouinant dans Paris puis au-delà, sans rien trouver d’intéressant. Hormis le jetcar, abandonné sur un parking du spatioport lunaire. Ce n’est qu’en soirée que j’ai rejoint le domaine des Lansy. Un ancien château avec un parc immense, des écuries, des dépendances, des bois, une rivière. Tout ça sur presque douze hectares ; un lieu comme je les appréciais, digne de l’époque des ors et des rois, avec son jardin tracé au cordeau par Le Nôtre. Ce soir-là, monsieur de Lansy était dans ses appartements, seul, car madame n’habitait plus le domaine. Le mariage des Lansy n’était que convention et argent ; chacun respectait l’autre, mais ils ne se témoignaient aucune affection et entretenaient le moins de relations possible entre eux. Jusqu’à l’enlèvement, les apparences étaient restées sauvées. Mais, vraisemblablement écœurée par l’attitude de son mari, madame de Lansy-Plessier avait quitté les lieux, en claquant la porte. Il faut dire qu’Hervé de Lansy avait aussi peu d’amour pour son fils que pour son épouse. Thomas était né parce qu’il lui fallait un descendant. Pour perpétuer son nom, Monsieur avait voulu un garçon, choisi et sélectionné avec soin. Une fécondation médicale organisée avec une extrême rigueur pour que le bébé soit de sexe mâle, sans défaut génétique ni imperfection biologique. Un bébé parfait, hormis un détail. Un seul, mais de taille. Son caractère. Pour qu’il puisse être son héritier – une vieille tradition des époques prés spatiales, préhistoriques de mon point de vue – il fallait qu’il ait un caractère fort, qu’il soit de la race des seigneurs et autres calembredaines.

– Tu comprends rien à tout ça ! T’as pas de famille, toi ! me lançait Thomas.

Ce garçon est énergique. Indépendant. Farouche.

Il avait dû être particulièrement pénible avec ses geôliers, au

point que l'expédier loin de Terre² avait dû les ravir.

Il y a peu, j'ai demandé à mon patron – presque mon maître tant il prend des airs de grand seigneur – s'il ne préférerait pas avoir un robot comme descendant. Il n'aurait pas eu à supporter le caractère trempé de Thomas. Son humour étant aussi élevé que le mien, monsieur de Lansy en a vérifié les possibilités auprès de ses avocats.

Réponse ferme et définitive : non... pas avant que l'ensemble des planètes de SysSol, notre système solaire, n'aient ratifié la légitimité des androïdes à disposer d'une quelconque capacité de procréation. Citoyen de SysSol, mais sans reconnaissance de quelque concept de type union ou descendance, aucune notion juridique de cellule familiale ou équivalent pour eux. Ceci se produira d'ici quelques années ; c'est inéluctable. Les unions, entre humains et androïdes, sont légales, mais pas encore l'adoption d'enfant androïdique par des humains. L'inverse, lui, n'est pas près d'arriver. De toute façon, le problème du patron est de disposer d'un descendant légitime, et de sauver les apparences au sein de sa caste ; lesquelles apparences comptent plus que la réalité dans son milieu.

– Dommage, disait Thomas. Y'a des fois, moi, je changerais bien de famille.

Idée qu'il écartait très vite. Cet ado-là tenait à son statut.

Quand je lui ai exposé ma demande, monsieur de Lansy s'est presque étranglé avec le whisky qu'il buvait :

– Quoi ? Lune ? Vous voulez aller sur Lune ? Alors que...

– Je pense que Thomas a été amené là-bas, ai-je répondu, sans évoquer le jetcar ni le spatioport lunaire de Paris.

– Vous pensez ? Vous auriez plutôt dû songer à...

² Du fait de l'occupation de Mars et de Vénus, le vocabulaire humain a évolué et la planète originelle est nommée Terre et non plus « La Terre ». De même, la Lune a perdu son article pour devenir Lune.

Il s'est tu. Il m'a trop souvent interdit de me mêler de l'organisation de la sécurité, que ce soit celle du domaine ou celle de son fils. Ainsi, a-t-il toujours refusé que je sois armé, malgré les conseils de ses gorilles. Ce qui me convient. Non que je sois malhabile ni que je sois lâche, mais parce qu'une arme ne règle pas tout. On a tendance à compter sur elle, au lieu de réfléchir. Du moins, est-ce mon point de vue. De toute façon, que ferais-je d'un crablaser si Thomas était maintenu par l'un de ses ravis-seurs, une arme pointée contre la tempe ?

– Qu'allez-vous chercher sur Lune ? Si vous avez une piste, vous devez me le dire.

– Pour que la CESA ou la Spatiale en soient informées ? Qu'elles mettent, l'une ou l'autre, Thomas en danger ?

Il n'a pas répondu. Les autorités policières et militaires surveillaient le domaine. Elles n'étaient pas parvenues à retrouver l'enfant, malgré les puces que son père lui avait fait injecter pour le tracer dès sa naissance. Idiotie ! Cette idée peu glorieuse avait fait long feu, tant il est facile d'inhiber ce type de puce avec du matériel certes sophistiqué, mais aisé à se procurer. L'exact contraire des organismes que je lui ai injectés...

Il m'a regardé et a ajouté :

– Vous ne pouvez pas y aller. Les Séléniens ne vous autoriseront jamais à...

– Si ! En disposant d'un visa en règle, l'ai-je coupé. Il vous est facile de m'en obtenir un, même temporaire.

– Combien de temps ?

Là, j'étais bien en peine de répondre correctement. Il me manquait trop d'informations, trop d'éléments concrets. Je crois qu'il l'a compris tant je fus évasif :

– Je compte y parvenir en moins de trente jours. Mais prévoyez large en cas d'éventuels problèmes et imprévus, tel que d'avoir à me rendre sur Mars. Prévoyez-le sur quelques mois,

une fois Thomas retrouvé, je risque d'avoir à enquêter en profondeur. Que quelqu'un s'occupe du voyage. Sur place, j'aurais aussi besoin d'un bureau isolé ayant accès à tous les réseaux. Bien sûr, interdiction à vos agents de sécurité de se trouver à proximité de moi, de ces bâtiments et de toutes mes démarches.

Il m'a fait signe de sortir et de le laisser tranquille.

S'il payait le prix fort, je pouvais être sur l'un des vols spatiaux réguliers d'ici deux jours. Ce serait moins pratique qu'avec l'un de ses vaisseaux privés, mais plus discret. Quelques jours de retard n'avaient, de toute façon, plus d'importance. Thomas était déjà là-bas à l'heure actuelle. J'étais certain qu'il n'avait rien à craindre pour sa vie. C'est pour son père que j'avais à avoir quelque souci ; il était peut-être visé par ces menées, sans doute pour faire pression sur lui.

En attendant que ces questions se règlent, et même si c'était utopique, j'ai tenté de joindre la mère du garçon. Aucune réponse, aucun signal d'acceptation. J'ai envoyé un message crypté à relayer dans tout SysSol, car je la croyais capable d'avoir fui loin d'ici, sur une autre planète comme Mars ou, selon toute vraisemblance, sur un satellite comme Lune. Elle ne le lirait sans doute pas, mais je devais essayer. Puis je me suis attelé à une tâche importante : retrouver la femme et le cyborg. L'opération fut complexe et délicate à la fois. En premier lieu parce qu'il me fallait y parvenir en toute discrétion, tant est importante la surveillance des réseaux par les entreprises de sécurité et d'espionnage. Plus encore par la Spatiale. Après de savantes estimations sur les moyens me permettant de les découvrir sans alerter personne, j'ai envoyé une série de loups renifleurs dans les bas-fonds des réseaux. Leur quête n'a pris fin qu'à l'aube.

– Bingo ! aurait crié Thomas à l'apparition de l'hologramme.

La fille était jeune et, selon les canons terriens de notre époque, fort belle quoique très grande. D'après l'état civil, elle se nommait Xiānhuā Xiānhuā, la fleur des fleurs en pinyin. Surnommée Zhìmìng dì. La fleur mortelle, le parfum fatal. Je n'ai

peut-être pas d'humour, mais j'ai songé de nouveau aux polars noirs des siècles précédents, à des aventures dans le Chinatown lunaire vers lequel je me dirigeais. Nostalgie quand tu nous tiens... Sa fiche de méfaits, ou d'exploits selon le point de vue, était assez longue pour couvrir le pont de Danyang-Kunshan. Laisant dans les choux, Viktor Zelenaya, le cyborg qui, lui, se rattrapait par un nombre impressionnant d'arrestations. Sans incarcération. Relâché à chaque fois pour vices de procédures, défauts de preuves ou alibis inattaquables. Son palmarès valait celui de miss Xiān, comme je décidais de la nommer.

Tous deux dangereux et armés. Mangeant à plusieurs râteliers, sur Terre, Mars, Europe³ ou Vénus. Leurs pédigrées me laissaient comprendre qu'ils avaient été membres de la Spatiale, sans doute officier ou sous-officier. Du genre espion ou agent à tout faire dans de louches affaires. N'y voyant là qu'un jeu, Thomas serait resté bouche bée en s'exclamant : « *Énorme !* ».

« *Risqué* » aurait mieux convenu. Je devais donc trouver quelques atouts à placer dans ma manche. Quitte à tricher avec des as et des jokers, mais toujours sans arme.

Dans la soirée, monsieur de Lansy m'a fait remettre un visa valable une année entière, un accès à un compte bancaire spécial, quelques instructions dont je n'avais que faire, ainsi que des babioles électroniques dont j'avais grand besoin.

Le vol ne partait que dans deux jours ; j'envoyais mes loups au plus profond des réseaux. Leurs retours de chasse furent parfois étonnants et bien différents de ce que j'attendais, me laissant avec plus de questions que de réponses, quand ils me ramenèrent cette vidéo.

* * *

³ Le satellite naturel de Jupiter et non le continent terrien ou l'organisation européenne.

La première scène était inattendue. Un tir de crablaser qui fit éclater l'une des plaques couvrant les murs du taudis. La gamine, qui devait avoir seize ans, roula sur elle-même ; ses rondeurs cachaient des muscles plus solides qu'il n'y paraissait. Elle bondit par-dessus le rebord de la fenêtre, se reçut avec une réelle souplesse deux mètres plus bas, dans la ruelle sombre de ce bas-quartier. La caméra-drone la suivit, ne perdant rien de la scène.

Celle ou celui qui l'avait programmée était extrêmement doué, car le petit engin, capable de filmer sur une large zone, veillait à ne pas être trop près de l'adolescente afin d'avoir la meilleure vue possible. L'image était nette, mais le son étouffé. On devinait les cris des policiers dont un seul avait sauté à sa suite et la courrait avec ténacité. Le drone devait appartenir à un civil. Avec un appareil de la police militaire martienne, la MMP⁴, elle n'aurait eu aucune chance de s'échapper du taudis. Là, c'était différent et on n'apercevait aucun appareil volant. Aucun marqueur non plus.

Pourtant, la poursuite s'intensifiait. Comme si les policiers prenaient conscience du risque de perdre la donzelle. Ou ce qu'elle portait au poignet gauche et qu'elle protégeait avec attention. Un appareil qui paraissait n'être qu'un phonecuff. Un simple appareil martien. Mais qui devait abriter quelque chose de très particulier, dont l'importance devait être grande pour justifier une telle opération policière. Les tirs ratés s'expliquaient donc aisément. Ils voulaient l'effrayer sans la blesser. L'obliger à s'arrêter et à se rendre. L'avertissement émis d'un petit hélicoptère confirma ce dernier point. Demandant aussi à la population locale de s'écarter et de laisser la police intervenir dans sa mission. Demande qui me parut dénuée d'efficacité ici. Ce n'était pas un ghetto ni une de ces zones de non-droits que connaissent les

⁴ Mars Military Police

grandes métropoles terriennes. Mais même Mars a quelques recoins où la police n'est guère appréciée. Ce bas-quartier devait être du nombre, car nul ne bougea ni ne facilita la poursuite.

Et cette jeune personne, particulièrement intrigante, prenait de l'avance sur ses poursuivants, filant vers les docks du spatioport.

Spar-City mesurait six kilomètres de longueur pour deux de large, auxquels s'ajoutaient les immenses tubes de liaison avec le spatioport et les docks. Ces derniers servaient au chargement et déchargement des navettes qui la reliaient aux autres cités. Comme tous les lieux où transitent du fret et des marchandises, ceux-ci étaient couverts par des caméras de sécurité. S'y rendre ne paraissait donc pas logique. La police avait accès aux systèmes de surveillance. En outre, les robots manutentionnaires n'avaient aucune empathie avec les humains ; ils ne chercheraient pas à l'aider ni à la gêner, il est vrai. La caméra-drone prit de la hauteur alors qu'elle approchait du secteur spatioportuaire. J'ai activé une carte de la cité, pour y superposer ses déplacements. Des mouvements en zigzag, avec de brusques retours en arrière, des sauts de chèvre sur les pourtours de la cuvette, des arrêts soudains pour se cacher quelques instants dans une zone de chaleur où les capteurs thermiques étaient inefficaces. Suivis de soudaines réapparitions bien loin de sa cachette.

En analysant cet apparent désordre, la spontanéité de sa fuite disparaissait. Elle suivait un tracé bien précis vers lequel elle revenait lorsque ses poursuivants l'obligeaient à s'en éloigner. Ces derniers avaient augmenté leurs effectifs. Les trois humains avaient appelé des collègues, mais aussi des androïdes et droïdes policiers en renfort ; deux appareils légers se dirigeaient vers le secteur. De ces hélicoptères qui pouvaient voler à basse altitude sans risquer de percuter le dôme de la cité. Tous convergeaient vers le même point. D'ici peu, elle serait prise dans une nasse et arrêtée. L'issue ne faisait nul doute ; pourtant, quelque chose dans

son attitude m'incita à continuer d'observer la vidéo, mais aussi à pénétrer les archives de la MMP en lien avec cet événement.

Sur Terre, la chasse à l'homme aurait déjà cessé. Arrêter quelqu'un lors d'une poursuite dans une mégapole est une gageure. Trop de monde, trop de recoins, trop de zones de transports, trop de tout. Seul un drone équipé d'un fusil à seringue hypodermique a quelques chances de le stopper, à condition de se trouver très près de sa proie. Vraiment très près. Sur Mars, ce genre d'appareil n'est pas utilisé. Les Martiens ont encore quelques respects pour leurs concitoyens, y compris dans leur vie privée, conséquence sans aucun doute de la petitesse de leurs cités et d'une population encore réduite.

Le chrono de la vidéo indiquait trois minutes et vingt-deux secondes quand elle disparut une nouvelle fois. Elle tardait à réapparaître et celui qui pilotait la caméra s'en inquiéta, car il ne cessa de la manœuvrer, l'élevant dans l'air et balayant les lieux, tout en activant des capteurs supplémentaires. Les réticules de recherche s'affolèrent puis se mirent à briller à la dix-neuvième seconde. Cible retrouvée. Le drone plongea... pour exploser, mettant fin à l'enregistrement, alors qu'il chutait vers le sol. J'avais figé l'image sur la dernière scène intéressante. L'adolescente et un homme, mince et sec, se tenaient debout, regardant l'appareil, leurs bras droits tendus vers lui. Au bout desquels se voyaient des crablasers. Leurs tirs furent parfaits, d'une précision étonnante quand on sait que le drone devait être assez sophistiqué et très rapide, une boule ultralégère qui mesurait au mieux une dizaine de centimètres de diamètre.

Je fus intrigué en constatant que la police perdit, elle aussi, sa trace. Aucun rapport ne faisait état d'une quelconque arrestation, malgré un ratissage des lieux par des droïdes. Seul restait le mandat de recherche et d'amener concernant « *Anna O'Majilai, seize ans, martienne de la seconde génération, orpheline et marginalisée, recherchée pour le vol et la détention non autorisée d'une IA policière* ». Les photos 3D montraient une jeune

filles dodues et musclées à la fois, aux yeux clairs, aux cheveux roux. Sa dernière situation connue et officielle était un garage martien d'entretien et de réparation de motojets, où elle avait obtenu un diplôme de technicienne de moteur nucléo-quantique et travaillait comme mécanicienne pour jets individuels.

Les dossiers de la MMP sur sa personne étaient courts, un peu trop succincts à mon goût, mais précis et faisant état d'un événement surprenant. Suite au décès d'un officier de police judiciaire, l'IA d'enquête dudit officier, une SPQR⁵, c'est-à-dire « *Special Police Query and Request* », ou Unité de « *Requête et Demandes Spéciales de la Police* », avait été mise au rebut. En attendant d'être recyclée ou remise à un autre enquêteur spécialisé.

Une erreur, humaine à première vue, car un androïde n'aurait jamais fait une telle bourde. Une erreur a donc fait que cette IA, surnommée Gamovar, a été placée sur le marché des appareils d'occasion, pour y être vendue à vil prix. Anna l'a découverte et l'a achetée ; je me demande bien avec quel argent, car le vil prix représentait quand même vingt mille crédits martiens. Si vol il y avait, ce devait être de cet argent et non de l'IA.

Toujours est-il qu'elle l'a récupérée et l'a utilisée durant trois semaines. Parvenant à pénétrer des dossiers d'enquêtes ultra-confidentiels auxquels son ancien propriétaire avait accès. Un robot de surveillance a fini par constater l'anomalie et la chasse à la sorcière s'est déclenchée. Jusqu'à sa disparition dont je venais de voir le film.

Le même jour et presque au même moment que Thomas.

Ce détail ne m'aurait guère attiré si mes loups n'avaient, durant leurs recherches, trouvé des liens.

La mère d'Anna vivait sur Mars. Mais son père était Terrien

⁵ SPQR signifiait, chez les Romains, Senatuspopulus que romanus et symbolisait le pouvoir politique romain.

J.C. Gapdy

et avait travaillé dans l'un des groupes de protection du domaine de monsieur de Lansy. Il avait quitté ses fonctions voilà six mois, pour des raisons personnelles. L'enquête dont il avait été l'objet par la suite n'ayant rien signalé, il n'était plus sous surveillance. Or, depuis plusieurs semaines, il avait quitté son nouveau travail et son appartement, m'indiquaient mes chers canidés virtuels.

Si j'avais pu frissonner de plaisir, je crois que je l'aurais fait. Les ingrédients d'un parfait polar m'étaient offerts, et j'en étais le détective.

Fin de l'extrait
